

M. René Martin naturaliste (Extrait du *Journal du Département de l'Indre* du samedi 24 juillet 1926)

Par Raymond ROLLINAT

René Martin est né à Châtellerault, le 5 juin 1846, d'une famille aisée dont plusieurs membres avaient rempli des fonctions publiques ; son oncle paternel fut conseiller général d'Indre-et-Loire, et l'un de ses oncles maternels était député de la Vienne dans les dernières années du règne de Louis-Philippe. Il fit ses études au lycée de Versailles de 1859 à 1866, puis fut étudiant en droit à Paris de 1866 à 1870. Pendant la guerre franco-allemande de 1870-1871, il fut incorporé dans le 4^e bataillon de la garde mobile de la Vienne et fit avec le général Chanzy la bataille de la Loire.

Le 10 octobre 1871, à Thuré (Vienne) il épousa M^{lle} Marie Falchéro, dont le grand-père avait été pendant longtemps médecin à Châteauroux. Les propriétés de sa femme étant situées dans l'Indre, cela le décida à venir habiter Le Blanc, en 1872, et, quatre ans après, il fut nommé avoué dans cette ville, en remplacement de M^e Joslé. Trente et un ans plus tard, en 1907, il céda sa charge à M^e Carné et alla habiter Paris ; il était veuf depuis quelques années.

De son mariage avec M^{lle} Falchéro étaient nés quatre garçons et une fille. L'aîné de ses fils, Louis, magistrat, devenu officier pendant la guerre de 1914-1918, mourut des suites de fatigues subies à l'armée d'Italie, peu de temps après la fin des hostilités ; un autre de ses enfants, Antoine, avocat, avait été tué fin septembre 1915 à la bataille de Champagne. Son fils Hubert, également soldat pendant la guerre, connu, dans un hôpital de Paris, un militaire habitant le Chili qui avait pris du service en France et avait été blessé, M. Montané Aguilar, lequel devint l'époux de M^{lle} Madeleine Martin. Le plus jeune des enfants Martin, Jacques, administrateur au Centre africain, était en congé de quelques mois dans la métropole quand la guerre éclata. Ayant servi dans la cavalerie, il y rentra à nouveau et devint lieutenant ; mais quand, plus tard, on eut besoin de toutes les ressources du recrutement noir, il fut invité à rejoindre son poste en Afrique centrale. Très aimé dans la région qu'il administrait, il devint l'un de ceux qui fournirent le plus d'hommes aux nombreux bataillons de noirs qu'on organisait pour les envoyer en France ou à notre armée d'Orient.

René Martin a habité le département de l'Indre, voisin de celui de la Vienne dont il était originaire, pendant 35 ans. Chasseur infatigable et adroit, il avait aussi la passion de l'Histoire naturelle. Domicilié au Blanc, il était à proximité des forêts du Boischaud et des marécages de la Brenne, c'est-à-dire admirablement placé pour la capture d'animaux variés et l'étude des Oiseaux migrateurs ou sédentaires. Mais il ne s'occupait pas seulement des Vertébrés, des Oiseaux surtout ; les Invertébrés, de préférence les insectes, et, parmi les insectes, les Lépidoptères et les Névroptères, étaient également l'objet de ses recherches.

Armé d'un fusil et d'un filet à Papillons et Libellules, muni de cartouches à gros ou petit plomb, pourvu de pinces, d'épingles et d'une boîte à insectes, les poches bourrées de tubes et de flacons, il parcourait les bois, les brandes, les terres cultivées et les abords des étangs, attentif à tout ce qui pouvait intéresser le chasseur ou le naturaliste qui se confondaient en sa personne. Le hasard, ce grand auxiliaire du chercheur, lui fit faire de sensationnelles captures, et bien souvent il revint enchanté de la trouvaille de quelques bêtes minuscules, alors que ses compagnons de chasse, convoiteurs de gibier véritable, cheminaient déconfits, en proie à la noire bredouille.

Petits ou grands Mammifères, Oiseaux de toutes sortes, tombèrent sous son plomb ; il découvrait même les nids et se fit une fort belle collection d'œufs. Il observait également, et, rentré chez lui, notait la manière de vivre de tel ou tel Mammifère, la façon de nicher de tel ou tel Oiseau.

Ce qui le passionna surtout, c'est la recherche des Névroptères, des Libellules aux ailes délicates et irisées, au corps orné de couleurs brillantes et à reflets métalliques ou parfois plus modestement habillées par la grande artiste qu'est la Nature.

Aux abords des étangs, innombrables étaient les Demoiselles comme on appelle chez nous les charmantes Libellules, dont la larve, si laide, vit dans l'eau. Et quand, aux journées chaudes de la belle saison, alors que la hideuse bête sortant de l'eau se hissait sur les feuilles des iris ou les tiges des joncs, s'immobilisait pour se transformer en laissant partir par une fente de son enveloppe chitineuse une gracieuse et combien délicate Libellule, qui peu à peu, laissait se développer ses ailes avant de prendre son essor, Martin se mettait en chasse ; il faisait une bonne récolte, choisissant les plus beaux sujets afin de les préparer dans son cabinet de travail, c'est-à-dire de les étaler et faire sécher pour les mettre en collection.

Avec acharnement il travailla, se créa des correspondants dans presque tous les pays, missionnaires principalement qui consacraient leurs rares loisirs à des recherches zoologiques, et peu à peu sa collection de Libellules devint d'une richesse inouïe. Quand jc la vis, elle était déjà la troisième du monde, les deux premières étant à Budapest et à Liège ; elle fut ensuite longtemps la seconde, et devint enfin la première. Et lorsque, beaucoup plus tard, deux ans après la grande guerre, en octobre 1920, Martin accompagna son gendre et sa fille au Chili, chargé de mission par le Muséum de Paris, il en fit don à notre grand établissement national.

C'est donc comme chasseur et surtout comme zoologiste que Martin parcourut pendant nombre d'années presque tout le département de l'Indre, et principalement la région de Brenne, paradis de l'ornithologiste et de l'entomologiste car on y trouve à profusion des Oiseaux et des Insectes.

Mais l'habitude qu'il avait de conserver presque constamment son fusil chargé, même dans sa voiture, afin d'être toujours prêt à tirer sur l'Oiseau qu'il convoitait et qu'il rencontrait le plus souvent à l'improviste, faillit lui être funeste. Le 1^{er} juillet 1897, jour de l'ouverture de la chasse au gibier d'eau, il venait de fouiller les bords de l'un des grands étangs des environs de Rosnay, quand il rejoignit sa voiture gardée par son domestique et y plaça son fusil chargé. Au moment où il montait dans son véhicule, il voulut changer l'arme de place et les chiens du fusil s'étant accrochés quelque part, les deux coups partirent en même temps, lui emportant deux des phalanges de l'index de la main droite et l'atteignant grièvement au bras gauche et

même un peu à la poitrine. Très énergique, le blessé, malgré la douleur et la perte de sang, revint au Blanc dans sa voiture. Il reçut immédiatement les soins éclairés du docteur Benoît, qui retira de la plaie le morceau de doigt, des fragments de vêtements et les grains de plomb qu'il put saisir. M'étant rendu au Blanc deux jours après ce tragique événement, je le vis sur son lit de souffrance ; mais le moral était excellent et j'eus le plaisir d'apprendre que le poumon gauche, ainsi que les gros vaisseaux du bras, étaient intacts. Très robuste, Martin se rétablit assez vite, et la passion de la chasse ne l'ayant pas abandonné, je lui prêtai un fusil de petit calibre et très léger avec lequel il pouvait tirer sans l'aide de son bras gauche, encore trop endolori pour qu'il puisse en faire usage. Et il recommença à parcourir la Brenne en chasseur et en savant avide de quelque nouvelle découverte.

Membre de la Société zoologique de France et de plusieurs autres sociétés savantes, correspondant de l'Académie d'agriculture dans la section d'Histoire naturelle, chargé de mission du Muséum national d'Histoire naturelle, Martin avait les palmes d'officier d'académie et la décoration d'officier du Cambodge, ayant déterminé et classé une partie des insectes rapportés de cette région lointaine par la mission Pavie. Il détermina également les Odonates des missions Charles Alluaud, Maurice de Rothschild, etc.

Il a publié un grand nombre de travaux qu'il ne m'est malheureusement pas possible de citer tous.

Dans les publications de la Société zoologique de France :

Les oiseaux de la Brenne ; ornithologie de l'arrondissement du Blanc.- Les Odonates des Seychelles. - Les Odonates du continent australien. - Divers articles ornithologiques sur le Coucou, le Pitchou, etc. - Une note sur la couleuvre verte et jaune, ou Zaménis.

Dans la Feuille des jeunes naturalistes (bien plus souvent écrite par les vieux) : la faune des Odonates de France ; celle des Trichoptères ; celle des Perlides.

Dans la Revue française d'entomologie : les Odonates de la Haute-Vienne.

Dans la Revue française d'entomologie : les Odonates de l'Indre ; les Perlides de l'Indre ; les Trichoptères de l'Indre ; les Lépidoptères de l'Indre.

Dans le bulletin du Muséum national d'Histoire naturelle, des descriptions d'espèces nouvelles.

Dans les mémoires du Musée de Leiden, Hollande, aussi des descriptions d'espèces nouvelles.

Du très important ouvrage sur les Collections zoologiques du baron Edmond de Selys-Longchamp, édité à Bruxelles par M. Hayez, imprimeur des académies, il fit le texte des grands fascicules suivants : XVII, Cordulides ; XVIII, XIX et XX Aeschnines ; le manuscrit de plusieurs autres fascicules était en Belgique lorsque survint la guerre de 1914.

Il écrivit des articles sur les Odonates du Pérou et de l'Équateur pour une revue italienne, et diverses notes sur les Odonates pour les publications de la Société entomologique de France. Dans d'autres revues, il publia des articles sur les Oiseaux de France qui se nourrissent de Libellules et dans une note intitulée Description d'Odonates nouveaux, il me dédiait une espèce : *Lais Rollinati*.

En collaboration, nous avons publié : catalogue des Mammifères de la Brenne et Mammalogie du département de l'Indre (Mémoires de la société zoologique de France, année 1889).

Catalogue des Reptiles, Batraciens et Poissons du département de l'Indre (Mémoires de la société zoologique de France, année 1892).

Enfin, en 1894, un volume sur les Vertébrés sauvages du département de l'Indre, dans lequel nous décrivions 51 espèces de Mammifères, 272 d'Oiseaux, 13 de Reptiles, 14 de Batraciens et 31 de Poissons. Depuis cette époque, j'ai trouvé dans l'Indre trois espèces nouvelles d'Oiseaux, ce qui porte à 275 les animaux de cette classe qu'on y rencontre ordinairement ou accidentellement.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, deux ans après la fin de la grande guerre, Martin alla au Chili, où il s'occupa de suite à rechercher des Insectes pour le Muséum de Paris. De là-bas, il m'écrivait souvent. Une première lettre me décrivait son long voyage sur mer, ses chasses aux Lépidoptères un peu avant d'arriver au Brésil, car sur le bateau même il prit 25 espèces de Papillons ; les escales où il s'empressait d'aller visiter les musées d'Histoire naturelle, son enthousiasme à la vue du merveilleux jardin botanique de Rio-de-Janeiro et sa rencontre moins agréable avec l'un des surveillants du jardin qui l'informa courtoisement que la chasse aux insectes était interdite dans ce lieu, car il n'avait pas, assurément, laissé son filet sur le paquebot ; puis, à Montevideo sa rencontre avec le premier Oiseau-mouche dans le jardin botanique de cette ville ; son passage par le détroit de Magellan, admirable et lugubre, de 500 à 8000 mètres de largeur, bordé de montagnes couvertes de neiges éternelles et dont la traversée fut de 26 heures, par un vent glacial, et là il vit des Phoques et aussi d'innombrables Oiseaux de mer ; puis ce fut son entrée dans le Pacifique par une effroyable tempête et une mer couverte de centaines de milliers d'oiseaux. Ce fut ensuite l'arrivée, le débarquement définitif à Valparaiso et le voyage jusqu'à villa Alemana où était la propriété de son gendre, petite ville située entre Valparaiso et Santiago.

Le 22 février 1921, il m'écrivait qu'il avait déjà pris environ 150 espèces de Coléoptères, autant d'Hyménoptères, peu de Lépidoptères et seulement une quinzaine de Névroptères, des Libellules surtout, insectes qui l'intéressaient le plus, dont une espèce nouvelle qu'il se proposait de décrire. Il tuait des Oiseaux, des rapaces surtout, assez nombreux ; il ramassait des Couleuvres, des Lézards aux splendides couleurs, des Grenouilles énormes et autres bêtes.

À Santiago, il visita le Musée d'Histoire naturelle, fit la connaissance de plusieurs professeurs et des Pères du Sacré-cœur, dont quelques-uns étaient des naturalistes. Il classa les Odonates du musée.

Mais il ne me parlait pas que de ses recherches zoologiques ; il me décrivait le pays et ses habitants. Au Chili, nombreuses sont les personnes qui circulent à cheval et l'on voit même des fillettes qui, parfois deux à califourchon sur la même bête, passent au galop de leur monture. Les tremblements de terre y sont fréquents et plus ou moins violents et, le soir, le ciel est coloré par la lueur des volcans lointains. Martin admirait les cimes neigeuses de la Cordillère des Andes, et, en compagnie de collègues zoologistes, parcourait à cheval une partie de la région montagneuse.

Le 6 avril 1921 il me disait dans une de ses lettres : « je connais très bien maintenant 123 espèces d'Oiseaux chiliens, sur 305 décrites ; j'en ai tué beaucoup et ai examiné le contenu des estomacs. »

Un an plus tard, et alors qu'il avait conservé toute son activité malgré ses 76 ans, il m'informait qu'en compagnie de quatre Pères français il avait fait une excursion zoologique dans une contrée très accidentée et était resté à cheval pendant huit heures, excursion dans laquelle il vit surtout de nombreux Vautours. Il était même si ingambe encore, que le consul de France à Valparaiso se proposait de l'envoyer en mission pour étudier la faune de l'île Juan Fernandez, distante de quelques centaines de kilomètres de la côte du Chili, faune assez différente, paraît-il, de celle du continent sud-américain.

Ce fut en 1921 qu'il publia un travail sur les Odonates du Chili, dans la revue chilienne d'Histoire naturelle.

Mais plusieurs des missives que je lui adressais étaient restées sans réponse. C'est par une lettre qu'il dicta à sa fille le 4 janvier 1924, que j'appris qu'il était très malade depuis le début de l'année précédente. Il avait été frappé de congestion cérébrale et avait eu ensuite deux autres atteintes. Il parlait et marchait difficilement ; sa vue était très affaiblie ; ses facultés ne pouvaient plus s'appliquer aux recherches scientifiques, et cela lui était extrêmement pénible. Sa belle intelligence s'étiolait de jour en jour.

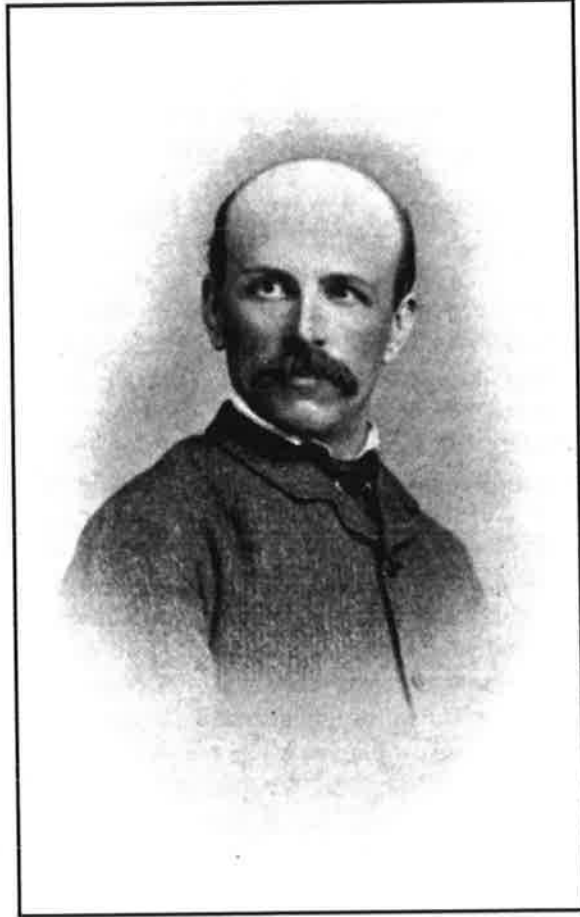
Les soins dont il était entouré prolongèrent son existence. Cependant, il était irrémédiablement condamné, et une douloureuse lettre de sa fille dévouée m'informa qu'il était mort le 20 août 1925, à dix heures du soir, après avoir été pris, le matin même et subitement, d'une oppression violente. Sa fille ajoutait que pendant cette longue maladie il avait été patient et n'avait jamais proféré aucune plainte ; les Pères français, avec lesquels il avait maintes fois chassé les insectes, étaient venus l'assister à ses derniers moments. Il s'éteignait dans sa 80^e année.

Martin qui, comme je l'ai dit, avait longtemps habité l'Indre, y avait laissé de vives amitiés ; nombreux furent ceux que sa mort attrista. Aussi ils conserveront le souvenir de ce savant qui fut pour beaucoup d'entre eux un ami fidèle, un agréable compagnon de chasse dans les grands bois des arrondissements du Blanc et de Châteauroux, aux plaines et aux étangs de la Brenne.

Raymond ROLLINAT

Naturaliste

Correspondant du Muséum national d'Histoire naturelle



René Martin
avocat
Le Blanc (Indre)